

Henri Storck

La courte échelle

et

autres scénarios

Avant-propos d'Ado Pypou



Le Daily-Bul

La courte échelle

Handwritten text, possibly a signature or address, located in the bottom left corner of the page.



Henri Storck

La courte échelle

et

autres scénarios

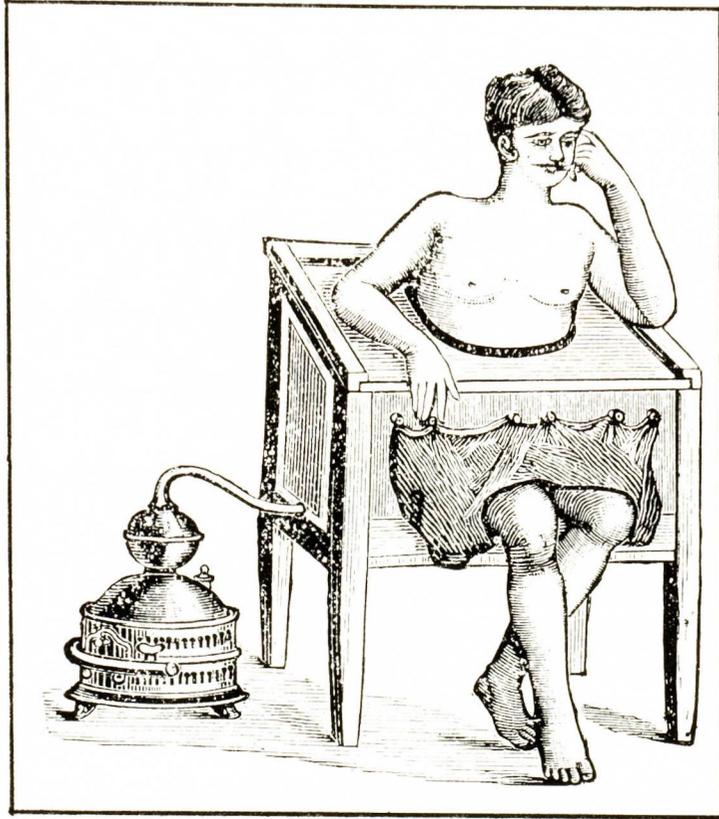
Avant-propos d'Ado Kyrou



DAILY
BUL
& Co

Rue de la Loi, 14
B-7100 La Louvière
064/22.46.99
dailybulandco@lalouviere.be

Le Daily-Bul



Avant-propos

Il existait à Bruxelles, près de la Grand'Place, un café superbe portant le nom de « La fleur en papier doré ». On y buvait des bières brunes, épaisses et amicales ; sur les murs, des clients, fauchés dans leur jeunesse, avaient peint des rêves. Parmi ces clients, il y avait Labisse, Delvaux, Magritte, et quelques autres. Dès que l'on poussait la porte du bistrot, on était accueilli par une immense inscription : « Chaque homme a droit à 24 heures de liberté par jour ! ». C'est cela la Belgique, l'autre Belgique qui a été oubliée par Baudelaire et que l'on préfère ignorer pour conserver la superbe française faite de petits scandales politiques et d'exploits flicards.*

Henri Storck fait profondément partie de cette Belgique qui a lutté avec ses mineurs, contribué à tous les mouvements de libération de notre siècle, s'est exprimée et a hurlé avec l'esprit de la Flandre et la passion des visions inattendues.

L'auteur des scénarios (ou faut-il dire des scenarii ?) qui suivent est un « officiel », un producteur, un écrivain, mais surtout et avant tout un cinéaste. Ses films sont des documentaires (il a collaboré à l'admirable Borinage avec Ivens - 1933) et des films poétiques d'une nature sincèrement surréaliste. Mais le document et la poésie sont, à la limite, la même face de la même pièce, l'autre face étant sans intérêt.

* Des amis me disent qu'il existe toujours.

Storck a réalisé plus de quatre-vingts films (courts et moyens métrages), sans compter les films qu'il a promus (c'est à son initiative que Luc de Heusch a réalisé Les gestes du Repas.)

Je tiens à en citer quelques-uns :

Maisons de la misère (1937), qui hante encore aujourd'hui mes nuits par cette séquence du misérable cimetière d'enfants ;

Histoire du soldat inconnu (1932), montage de films d'actualités ridiculisant avec une santé toute flamande l'hypocrisie des politiciens qui préparent la guerre pendant qu'ils signent des pactes d'amitié ;

La mort de Vénus (1930), en collaboration avec Félix Labisse. Des baigneurs sur une plage, vêtus de costumes de paille, de scaphandriers, disparaissent dans les flots ou se couvrent de sable, pour réapparaître dans des costumes encore plus inattendus. Sur ce fond naît une histoire d'amour ;

L'île de Pâques (1935), en collaboration avec Fernhout : film-rêve sur une réalité qui se dépasse elle-même. Les statues lépreuses, les lépreux à tête de statue, la centenaire, crabe aux pinces desséchées qui se traîne sur les nattes maculées de sang, tout ici est sorti de sa place. La réalité n'est plus réelle ;

Le monde de Paul Delvaux, documentaire poétique sur le peintre qui a tant de points communs avec Storck ;

Etc., etc.

Et en plus les scénarii (ou les scénarios si vous préférez), c'est-à-dire les films rêvés qui, impatients, attendent le moment où ils seront projetés sur l'écran pour le noircir de cris et de passion... (Mais qu'est devenu ce scénario écrit par Storck en collaboration avec Léon Lévy, Matinée, qui a été trouvé dans les papiers de Vigo après sa mort ?)

Je connaissais la grande majorité des scénarios que vous allez lire ; ils sont surprenants pour ceux qui n'ont pas la chance d'avoir goûté à l'œuvre de Storck, mais :

- ici tout est pareil aux films réalisés, tous ressemblent à l'homme,*
- certains textes peuvent paraître « dater » ; mais ceux qui diront cela de façon péjorative seront méprisables, car la « date » des films réalisés et imaginés par Storck est celle du plus grand cinéma de l'avenir, celle de la découverte de l'imaginaire dans l'image et de la poésie dans les mouvements,*
- la fidélité à soi-même, la publication aujourd'hui de ces films écrits est un hurlement contre le réalisme obtus, le mysticisme socialisant (ou même communisant), la platitude technocrate de notre époque.*

Dans ces sujets de films, vous trouverez :

1. Un belge :

Bruges et Breugel sont dans les Oiseaux du lac Stymphale, Delvaux est le décorateur imaginaire des Surprises de l'héritage, drame bourgeois « fin de siècle ». Les aromates suprêmes qui commencent par cette indication sublime « Six siècles plus tard » est le seul film culinaire que je connaisse.

2. Un cinéaste-cinéphile :

qui, dans La courte échelle cite Gance et Mitry, déclare « les gens sont heureux au cinéma quoi qu'ils voient », lit un film reflété dans les yeux des spectateurs et, dans Amsterdam, base plusieurs séquences sur des trucages savants et pousse la conscience professionnelle jusqu'à décrire la musique produite par un « Orchestre de pierres ».

3. Un chantre du désir (donc un éternel amoureux) :

« Hélène suce son doigt, inquiète », lisons-nous dans La courte échelle. Y a-t-il phrase plus profondément érotique ? Les phantasmes personnels sont la base de toute expression (affirmation à peine exagérée) : « des dames d'un âge indéfinissable, la poitrine volumineuse, sont couchées dans des lits aux draps rouges » (Am-Ster-Dam).

La liberté et l'amour sont une seule et même explosion de joie (Cachot).

4. Un réaliste :

C'est-à-dire quelqu'un qui s'occupe de politique et qui n'aime pas (c'est le moins que l'on puisse dire) la religion, l'armée et toutes les scories de notre société.

La guerre, les ruines, Hitler, Mussolini sont dans Le temps des catastrophes, des chiens se chargent de porter les messages des religions (La courte échelle) et dans Le Cachot l'église et l'armée se lient pour le malheur de tous.

Et les mineurs, le Borinage donc, sont présents, ils hurlent !

5. Un surréaliste :

Proche de Bunuel, de Richter, de Man Ray, Storck-scénariste travaille comme un auteur de dessin animé, se jouant de contingences techniques ; comme Keaton, il mélange la réalité et la projection cinématographique (Le temps des catastrophes) ; comme dans Helzapoppin il coupe un homme en deux sans le tuer (Am-Ster-Dam) et il est poète, donc surréaliste.

6. Un hyperréaliste :

Chez Storck tout est normal : un voyageur peut être assis sur les genoux de ses compagnons de voyage (Le temps des catastrophes) et de façon générale tout ce qui est réel, tout ce qui est réaliste, l'est TROP.

Le mélo, le drame, la tragédie TROP réels sont un merveilleux dépassement du mélo, du drame, de la tragédie ; mais en même temps ce « trop » nous pousse dans le réel que l'on n'est pas habitué à voir, ce réel que l'on cache de peur d'avoir peur, de peur d'être ébloui par sa brillance.

Storck n'a pas peur de s'aveugler, de nous aveugler à force de fixer le soleil du réel.

*

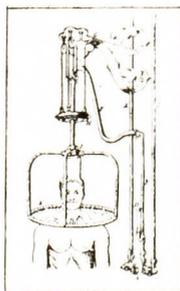
Mais lisez Storck et envoyez-moi au diable car je cause, je cause, (je peux parler pendant des heures de mes amis) et je vous empêche de bavarder avec Henri Storck.

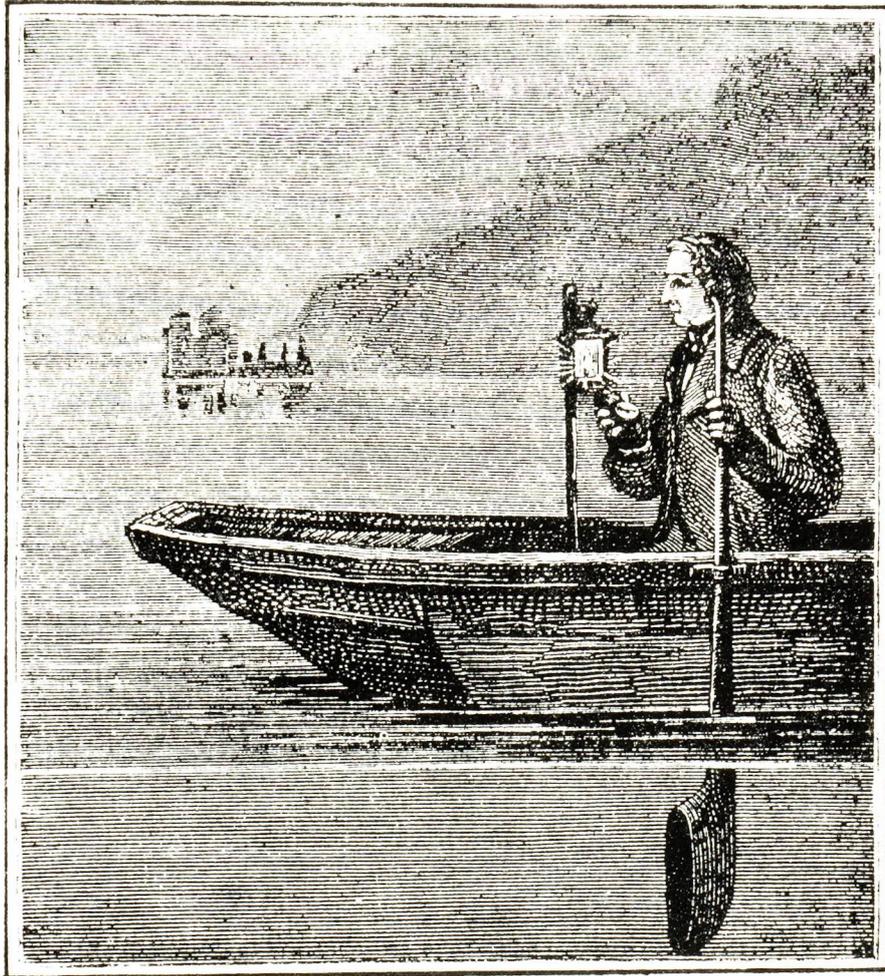
Cependant je tiens à dire qu'un scénario comme Les oiseaux du lac Stymphale est moderne, dans tous les sens du terme : il est réel, exagéré, drôle et signifiant. Tout cinéaste, digne de ce nom, devrait être « amoureux » d'un scénario aussi capital.

Storck est un précurseur. J'espère qu'un jour (évidemment proche selon mes désirs) ce réalisme qui ne refuse pas les aléas, les mystères, les merveilles, l'humour et l'impact foudroyant du réel, sera la règle.

L'ami Storck est présent.

Ado Kyrrou





La courte échelle

1.

La nuit. Une rue obscure.

Une échelle contre le mur d'une maison.

H. y grimpe. C'est un homme de 30 ans, au visage sympathique de rêveur. Il ouvre un volet prestement, pénètre dans le cabinet de consultation d'un oculiste (le père d'Hélène et d'Elvire). L'oculiste essaye des verres à un jeune collégien. Ce jeune garçon est déculotté. Il épèle les premières lettres de l'alphabet qui se trouvent imprimées sur des tableaux blancs, et cela sans se lasser.

H. met dans la bouche du jeune garçon une espèce de pâte ; la litanie monotone est étouffée petit à petit.

L'oculiste, que la présence inattendue de H. n'a pas troublé, lui pose aussitôt des verres sur le nez. H. ne distingue d'abord que des visions confuses. Il gifle l'oculiste, lui caresse la barbe. Les visions se précisent. Elles sont nettement pornographiques : des sexes, des gestes. H. chante une espèce de mélopée qui endort l'oculiste, lequel commence à rêver tout haut. C'est un rêve plein de symboles, d'oiseaux.

Durant ce balbutiement et la mélopée de H., la fille de l'oculiste, Hélène, jeune et preste, se regarde dans le miroir de sa chambre à coucher.

Comme mû par une force secrète, H. emprunte une échelle qui se trouve dans le cabinet de l'oculiste et débouche dans l'armoire à glace de la chambre à coucher d'Hélène. Une lutte violente, très sensuelle, s'engage entre H. et Hélène protégée par un drap de lit. Au cours de cette lutte, il perd ses vêtements un à un. Hélène est finalement épuisée ; H. en pro-

fite pour la posséder.

Elle se réveille. Leur amour est accompagné d'un grand crescendo d'orchestre, une énorme musique ; une fanfare de village très bruyante accompagne des danseuses (à la Loie Fuller), ivres de danse.

H. et Hélène font et refont l'amour.

Puis des girls mécaniques, comme aux Folies Bergères, entrent en jeu. Elles lèvent la jambe en cadence. Apparaît un professeur de gymnastique qui leur fait faire des mouvements imitant les mouvements mécaniques de machines, de locomotives. (On voit certaines images de ces machines. cf. « La Marche des Machines », d'Eugène Deslaw, et « La Roue », d'Abel Gance, scénario de Blaise Cendrars, ou le film « Pacific », de Mitry, musique d'Honegger).

H. et Hélène sont maintenant dans une usine avec beaucoup de machines. Ils font ces mouvements de gymnastique mécanique. Tous les ouvriers font ces mouvements devant leurs propres machines, et au même rythme qu'elles.

H. continue son ascension.

Par une échelle de machine il accède et pénètre dans une banque, juste devant le guichet de la Caisse. Le caissier lui compte de nombreux billets de banque. Chacun de ces billets pousse un hurlement de douleur.

H. tire sur les moustaches du caissier, qui s'allongent comme du chewing-gum. Tire sur les oreilles, sur les cheveux ; ceux-ci s'allongent de plusieurs mètres. H. pisse dessus. Y met le feu. Explosion. H. se réfugie dans le grand coffre-fort de la Banque, qui contient une échelle.

Il accède ainsi à la passerelle d'un navire, laisse tomber les billets de banque à la mer : cris de joie de ceux-ci. H. regarde cette mer avec inquiétude.

Le balancement du navire se calme ; la mer devient un désert de sable. H. monte au mât le plus élevé. Il s'y trouve dans un nuage qui s'assombrit. Il débouche dans une galerie de mine de charbon. Il rampe comme font les mineurs dans une veine.

Au bout de la rampe, il découvre un visage de mineur, crispé par la mort. De nombreux mineurs, le torse nu, le visage noir de charbon, le casque garni d'une bougie qui brûle, soutiennent les parois d'une galerie, les bras au-dessus de leurs têtes. Leurs yeux sont vitreux. Un cheval squelettique tire

péniblement un wagonnet rempli de charbon

Un jeune mineur gracieux retire de gros morceaux de charbon de ses yeux, de ses oreilles, de ses cheveux, de ses seins, de son sexe, de ses orteils. Il sourit. Une épaisse fumée noire lui sort de la bouche.

H. lui tend une cigarette, puis tout son paquet.

Le jeune mineur le précède dans la mine, en tapant du marteau sur les tuyaux qui garnissent les parois des galeries, suivant un certain rythme hallucinant. Il conduit ainsi H. à un ascenseur, qui ne peut monter mais uniquement descendre. Il grimpe à une échelle dans l'obscurité de la mine.

H. débouche dans un champ de blé mûr. Lumière éclatante. Un paysan coupe le blé à la faux, coupe la tête à H. sans s'en apercevoir. Celui-ci fait : « Enfin ! », en expirant. Un flot de sang épais se répand sur les blés.

2.

Une jeune paysanne lie la tête de H. dans une gerbe de blé et la dépose sur une charrette. Celle-ci parcourt une ville déserte. Toutefois, sur une place, un jardin pour enfants : de petites filles et de petits garçons du même âge, tous habillés et coiffés exactement de la même façon, comme des jumeaux. Ils jouent dans le gazon et le sable comme de petits animaux. H. lève les yeux. A un balcon, Hélène suce son doigt, inquiète. A la ferme, la gerbe de blé qui contient la tête (vivante) de H. est battue. Puis moulue dans un moulin à farine. On entend un bruit terrible de machine fracassée. Les pièces du moulin volent en éclats, de tous côtés. Une formidable explosion. La farine fait un terrible nuage blanc. Les ouvriers du meunier et ce dernier tombent à genoux et se signent. Un des hommes prend un extincteur et inonde les flammes, un autre prend un fusil de chasse. Il épaupe, vise, tire. S'élève une musique d'harmonica, d'abord faiblement, puis avec force. La tête bandée de H. dans un lit d'hôpital. On ne distingue que la bouche et les yeux.

Des chirurgiens opèrent un chien. Ce chien prétend que son

âme et son esprit se trouvent dans chacune des parties de sa chair, qu'il est immortel, que l'on n'a pas le droit de couper dans sa chair, que Dieu existe.

H. commence à parler des mystères de la vie et du merveilleux des rêves. Il délire. Il accuse l'hôpital d'être administratif ; il pleure et se fâche comme un enfant. Une infirmière lui caresse doucement le front. Sa main est un bloc de glace. Ses yeux sont blancs.

3.

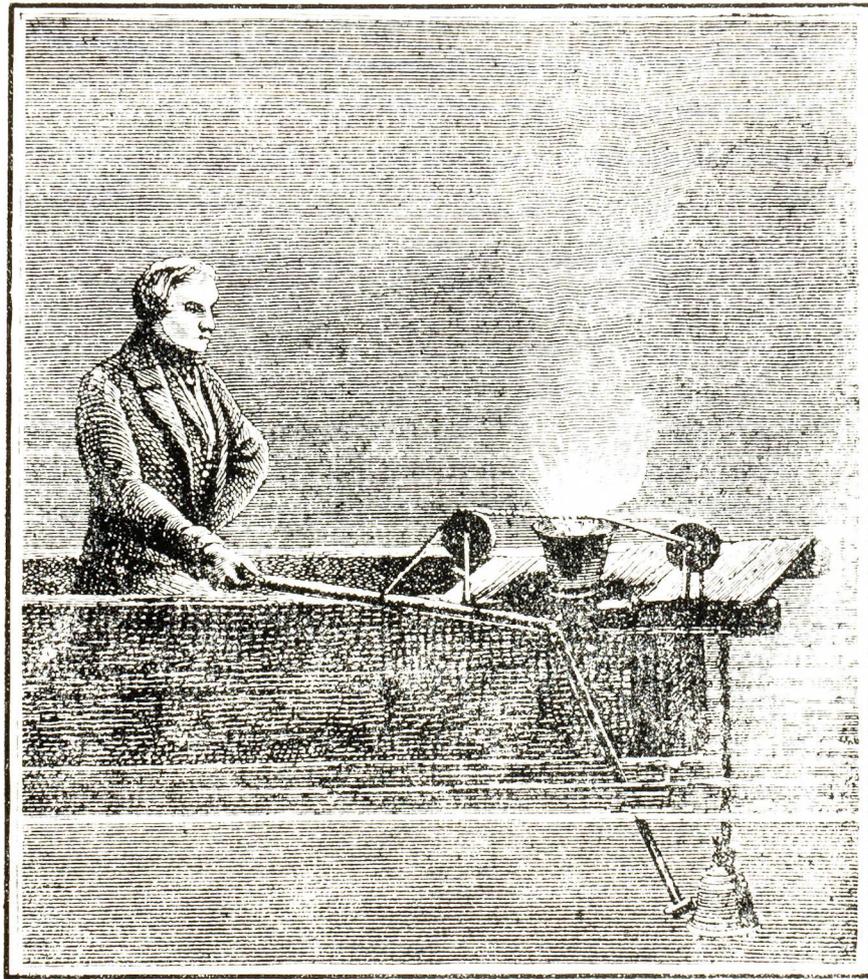
Des gendarmes, des autorités, des photographes discutent autour du corps de H. dans le champ de blé, situé au-dessus du puits de la mine par où H. était arrivé. Un juge veut descendre dans le puits, sa serviette sous le bras. Il semble comme happé vers le bas. Il crie : « Au secours ! » et disparaît. Chacun des acteurs de cette scène, voulant secourir l'autre est ainsi attiré dans le trou, comme les aveugles dans le tableau de Breughel. C'est le corps sans tête de H. qui les tire à lui. Quand ils ont tous disparu, H. sort du puits, toujours sans tête, s'étire, danse, chie derrière une meule, se masturbe, court à quatre pattes comme un chien, fait des cabrioles.

Bizarrement, une voiture de pompiers est abandonnée près du champ, l'échelle dressée vers le ciel. H. y grimpe et débouche dans l'Hôpital sous le lit où se trouve déposée sa propre tête. Il se glisse sous les couvertures, réintègre sa tête, est à nouveau complet.

Un prêtre paraît, précédé de vingt enfants de chœur balançant des encensoirs, au son d'une musique religieuse. Le prêtre fait lentement (comme au ralenti) le tour de la salle de l'hôpital, plusieurs fois, en faisant des gestes rituels qui rappellent les cérémonies d'enterrement. Le chœur des malades, dressés ou assis dans leurs lits, en longues chemises blanches, chante au son d'un orgue. Chaque fois que le cortège passe devant son lit, on entend H. qui crie d'une voix de stentor : « Je suis là, ici, ici ! ». Après plusieurs rondes, le prêtre, qui a une tête très intéressante, ravagée, des yeux de saint, une bouche très marquée, des narines frémissantes, de fins

cheveux blancs qui volètent sur son crâne, s'approche très lentement du lit.

Nous voyons, filmé au ralenti, sur une plage déserte, près de la mer, un gros poisson qui suffoque. Il meurt dans d'affreux soubresauts. Scène filmée jusqu'au bout sans pitié.



Un morceau de bois de chêne, qui se trouve sur le sable, pleure, pleure, pleure.

Le prêtre se penche sur le lit, sur le visage de H. mort.

« Trop tard », dit-il. Les bandeaux de gaze qui recouvraient le visage de H. s'évaporent et découvrent ce visage dont s'é-

lève un léger nuage. Les enfants de chœur balancent leurs encensoirs avec énergie.

H., mort, sort tout à coup deux bras de dessous les couvertures ; chaque main est armée d'un revolver. Chaque bras se soulève automatiquement, l'un après l'autre. A chaque geste, un coup de feu. Sur le revolver de droite est inscrit « Indulgence » en lettres blanches, sur celui de gauche « Patience ».

Les fenêtres de l'hôpital s'ouvrent l'une après l'autre, à chaque détonation. Vue aérienne d'une ville. En fond sonore une très bruyante musique militaire. Silence soudain.

Le lit du mort. Tout est étrangement immobile. Un soupir. Un jardin. Un cerisier. Hélène ravissante cueille des cerises et les mange.

Jolie musique de valse.

Elle écarte les branches et semble pénétrer dans cet arbre. Elle s'y abandonne. Le rythme chantant de l'amour la saisit. Elle a des spasmes. Elle jouit. La ruade. Un grand cri. Elle tombe dans les branches de l'arbre qui plient, ploient, la portent ; l'arbre semble vivre de toutes ses branches.

Il se met à pleuvoir abondamment.

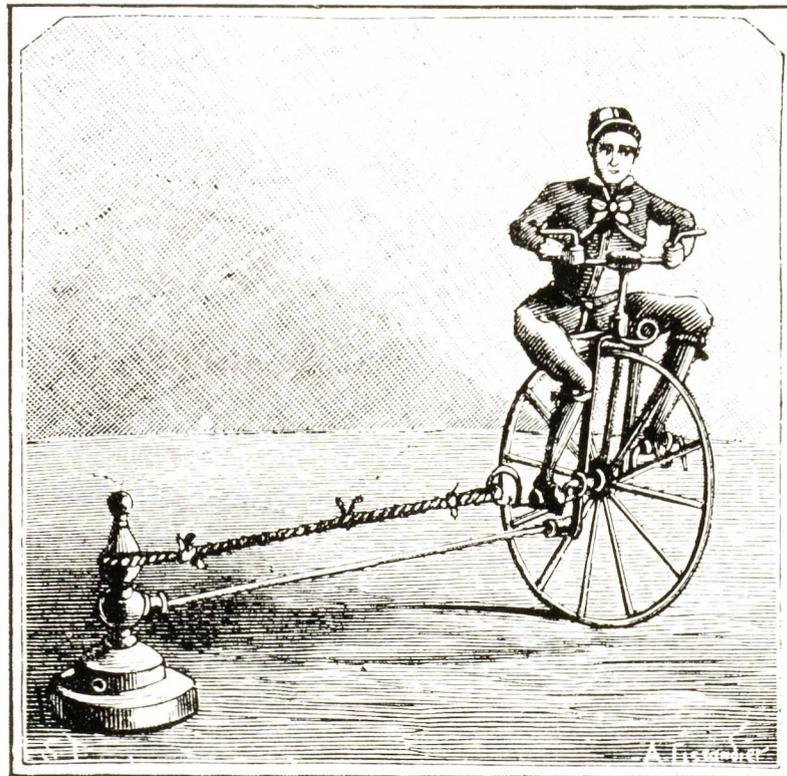
Dans un sentier détrempé une poule mange un ver de terre. Puis pond un œuf.

La pluie a cessé de tomber.

Un petit paysan regarde l'œuf par transparence, en l'élevant vers le soleil. Il y voit se dérouler le cortège de couronnement du Roi d'Angleterre.

Mais la poule lui lance un coup de bec dans les mollets.

L'œuf tombe et se casse.



Le cachot

Un homme retire un fusil de son ventre et en hume l'odeur, avidement.
Il enferme le fusil dans un cachot.
Le fusil se lamente et pleure.
L'homme le prend en pitié, va chercher des balles, le charge et s'éloigne.
Tandis qu'il a le dos tourné, le fusil le met en joue et s'apprête à l'abattre.
A ce moment une tempête de neige éclate dans le cachot.
Les flocons l'envahissent et un vent terrible s'élève.
Le coup part mais le fusil est dévié. La balle atteint un arbre dont une branche casse.
Le fusil met à nouveau l'homme en joue.
Mais l'homme saute à gauche, à droite, le fusil suit ses mouvements, l'homme tombe dans la boue du chemin la boue colle à ses mains, lui couvre le visage une nouvelle balle passe au-dessus de lui à présent, le fusil se tait - l'homme attend.
Il va vers le fusil et l'examine : il constate que la provision de balles est épuisée.
Il le dépose dans un coin.
Une foule fait irruption dans le cachot et exhorte l'homme à sortir.
Tandis qu'il parlemente et qu'il défend sa solitude contre la multitude, des ouvriers construisent rapidement autour d'eux une cathédrale qui s'élève à vue d'œil.
Ils sont bientôt tous enfermés.
— Commence la célébration d'un rite collectif étrange et bar-

bare. La foule s'agenouille, les têtes frappent le sol, s'humilient, tout en épiaut l'homme pour voir s'il fait comme les autres.

Puis chacun revêt une robe de moine et reçoit une lanterne. Une procession se forme, au son d'une musique chinoise étrange.

— Des hommes sortent de l'église. Sur le seuil des tanks et des avions les attendent.

A leur vue, l'homme tente à nouveau de fuir mais la foule le rattrape.

Il explique qu'il préfère aller à pied, par les chemins.

On lui donne une bicyclette.

Il accepte le compromis.

Avec la bicyclette, il veut faire de l'alpinisme.

Les pentes sont trop raides. Il ne parvient à grimper qu'en attachant la bicyclette sur le dos, ce qui épuise ses forces. Son ascension au ralenti.

Brusquement, il se trouve devant l'anfractuosité d'une grotte où se tient une femme.

Il l'embrasse. Les rochers s'ouvrent : il aperçoit la mer et entend l'appel des sir enes. Elles sont couchées sur des rochers. Un monde vaste, libre, s'ouvre devant lui. Des forêts, des lacs, des montagnes, les flancs déchirés des Alpes, les cimes du mont Everest. Puis les nuages. Des oiseaux volent à haute altitude.

Mais la foule poursuit l'homme . On l'exhorte à redescendre. Au bas de la montagne, il profite du vélo qu'on lui a imprudemment donné, pour s'échapper à nouveau.

— Tout en roulant, il regarde fréquemment dans la direction de la grotte où il a trouvé la femme.

— Mais bientôt, de chaque côté de la route, se trouvent des gendarmes, en faction, plantés comme des arbres. A distance de plus en plus rapprochée.

Bientôt ils sont les uns à côté des autres et forment un mur qui l'emprisonne. Au bout, un cul de sac. Dans le cul de sac, un admirable temple : celui de la Justice.

— Cour martiale — L'homme est traduit en jugement.

Il se défend. Il argumente, évoque la vie. On voit des êtres libres, les vagues, les oiseaux, les fleurs.

Mais les juges restent inflexibles, les regards rivés sur une statue de la justice aveugle et armée de son glaive.

— Lorsque les juges sont sortis, l'homme s'approche de la Justice et lui fait la cour. Après une longue résistance, elle cède enfin à ses caresses. Ils sont surpris en flagrant délit ; le scandale est énorme. Agitation comique.

— Le voilà de nouveau dans la prison, à nouveau dans son cachot. Le fusil y est toujours. Il cherche des balles. En vain. Alors s'opère chez lui un travail incroyable. Il fabrique une balle dans son cerveau. Il se convulsionne, fait des efforts désespérés.

Des chirurgiens extraient une balle de son cerveau.

On la lui montre, il veut s'en saisir.

Il regarde le fusil. Il explique.

Les chirurgiens consultent leur conscience. Leurs anges gardiens apparaissent à côté d'eux.

Ils décident de lui laisser la balle.

Il prépare maintenant son suicide. Il applique le canon du fusil sur son oreille. Il entend des voix sortir de son fusil. Elles chantent. (Air du mercredi des Cendres de Couperin.) Et petit à petit, les murs de la prison s'effritent et tombent en poussière. La neige voltige en charmants flocons.

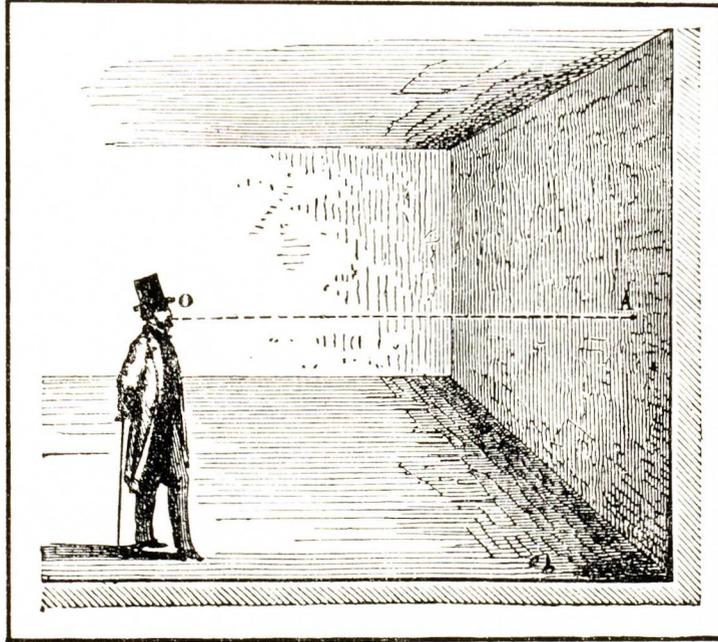
— Il débite le fusil et le mange gloutonnement. Il se couche rassasié et regarde le ciel. Il rêve ; écoute la vie généreuse sourdre en lui comme une source intarissable.

Il garde maintenant les yeux et les oreilles bien ouverts.

— Un enfant passe, le regarde, se penche longuement sur lui et se reconnaît en lui. Ils se serrent la main avec émotion.

— Comme si elle était attachée à la nacelle d'un ballon, la caméra s'élève au-dessus de cette scène. Autour de ce cachot écroulé, des dizaines, des centaines d'autres cachots, collés les uns aux autres. Dans chacun d'eux un homme couché sur un grabat, les yeux fixant le ciel.

Ils sont tellement fascinés par eux-mêmes qu'ils s'ignorent complètement et ne remarquent pas davantage que leur prison est ouverte et qu'il ne tient qu'à eux d'en sortir.



La rue

1.

L'action du film se passe dans la rue. Les maisons ont été vidées de leur contenu : meubles et accessoires encombrant le milieu de la rue.

On voit ainsi un salon totalement installé, son lustre de verre compris, suspendu au milieu de la rue. La maîtresse de maison y préside une élégante réception.

La jeune fille de la maison joue du piano et chante. Chacun se comporte comme s'il était à l'intérieur de la maison.

Plus loin, une salle à manger garnie avec ses invités, une cuisine, une salle de bain, des chambres à coucher, etc.

Un espace est aménagé pour le passage des véhicules.

Plus loin, on remarque un bureau et des employés, une clinique avec salle d'opérations. Quand l'opéré sera mort sous l'effet combiné de l'art du chirurgien et des soins des infirmières, il suffira de faire passer un corbillard pour enlever le cadavre sans manipulation intermédiaire.

Tandis que cette vie normale se déroule calmement au milieu de la rue, quelques rares passants très affairés circulent sur les trottoirs.

Fait étrange, certains d'entre eux se conduisent comme des gangsters, tirant des coups de revolver et assassinant des gens, sans que ni les passants, ni les personnes installées au milieu de la rue et adonnées à leurs occupations ne leur prêtent la moindre attention.

On aperçoit même, dans une sombre encoignure, un homme qui viole une fillette.

Les fenêtres des maisons sont bondées de spectateurs qui

regardent avec curiosité et un vif intérêt ce qui se passe dans la rue.

Certains d'entre eux sont endormis profondément sur les rebords des fenêtres, et même les coups de revolver tirés sous leurs oreilles sont impuissants à les réveiller.

Les « spectateurs des fenêtres » passent parfois d'une maison à l'autre par un jeu compliqué d'échelles, ce qui transforme leurs déplacements en acrobaties dangereuses.

Un fil-de-fériste estime plus commode de traverser la rue sur un fil.

Une voiture de pompiers s'amène en faisant hurler sa sirène. Les pompiers arrosent les gens assis au salon avec de la boue. Des domestiques les protègent avec des parapluies qui se couvrent d'une couche épaisse de boue.

2.

Un jeune homme qui passait est seul à s'apercevoir de la beauté merveilleuse d'une jeune fille couchée dans son lit, la gorge découverte, le bras mollement étendu. Il est frappé de la foudre. **Par l'intensité de son regard, il réveille la jeune fille.** Celle-ci, succombant à l'illusion collective, s'imagine être dans sa chambre à coucher, et sans aucune pudeur, s'habille devant le jeune homme extasié.

Dès qu'elle est habillée, il la pousse dans un taxi qui passait. Elle est peureuse et provocante. Le jeune homme lui dit son amour sur un mode poétique, discret et sincère. Il lui explique si éloquemment le coup de foudre qui le frappe, qu'elle en est atteinte à son tour et éprouve sur le champ un amour total pour lui.

Le taxi est arrivé au bord d'une plage resplendissante. Le chauffeur réclame son dû, lequel est considérable. Le jeune homme s'aperçoit que son portefeuille est vide. Il propose ses vêtements en paiement. Le chauffeur fait des difficultés et finit par accepter le veston, le pantalon, la chemise du jeune homme. En guise de pourboire, le jeune homme offre au chauffeur la robe de la jeune fille. Ils n'ont plus que la

ressource de se baigner dans la mer. Ils nagent joyeusement et disparaissent très rapidement à l'horizon.

3.

Dans la rue.

Des gens qui sortent d'une bouche de métro, s'installent directement soit aux bureaux d'une entreprise, soit aux machines d'une usine.

Un tank se fraie un passage. Il est équipé en autel sur lequel on célèbre la messe.

Dans un autobus qui roule lentement, on a installé un tribunal ; le juge prononce sans arrêt des sentences à propos de tout et de tous.

Un camion de la voirie recueille des impôts que chacun déverse au passage.

Les policiers sont poussés dans de petites voitures de malades ; ils ajoutent au vacarme en sifflant sans arrêt et en jouant du bâton blanc. Leur agitation ressemble à celle des globules blancs.

Une marchande de crème glacée promène des objets magiques, des miroirs scintillants, des fétiches.

Le bout de la rue est occupé par la mer, le sable, un port. Parfois, un grand steamer passe à hauteur de la rue en faisant mugir sa sirène.

A l'autre extrémité de la rue, il y a un terril et une tour de charbonnage.

Les meurtres continuent, on étrangle les bébés, on lynche des christs barbus, et cela ne trouble personne.

Parfois, d'une fenêtre, on photographie ou on filme un crime spectaculaire.

D'une autre fenêtre, un reporter de radio décrit ce qu'il voit à contresens et mensongèrement, en termes officiels et conventionnels. Effet comique.

Dans les maisons, l'on voit des gens habillés d'une robe noire, très occupés à peser les objets les plus hétéroclites et les plus légers, dans des balances de pharmacien mises sous verre.

Dans d'autres locaux du rez-de-chaussée, des spécialistes enferment dans des bocaux les objets les plus inattendus. Ils collent des étiquettes avec un soin exagéré. Ils se précipitent à la rue, arrachent un soulier à un passant et l'enferment dans un bocal plein d'alcool. Ils arrachent les lunettes noires d'une mendiante aveugle. Celle-ci est toute perdue, elle trébuche, montrant ses paupières sanguinolentes à la lumière du jour. On arrache un hochet à un bébé, ses cartes à une cartomancienne. Dans d'autres locaux qui sont les écoles, les enfants sont obligés de tourner le dos à la rue tandis que ce qui se passe dans celle-ci se reflète très vaguement sur un tableau noir. Le maître d'école décrit ce qu'il voit dans la rue et tout ce qu'il nomme s'arrête aussitôt de vivre et se fige ; un ballet s'immobilise, un chant s'éteint, un oiseau tombe en mourant, une fleur se fane, etc. Les enfants qui se retournent vers la rue attrapent des coups de règle sur les doigts.

4.

Les ouvriers mineurs remontent de la fosse. Ils s'avancent dans la rue, le visage noir, le casque de cuir bouilli sur la tête, la lampe allumée à la main, en rangs serrés qui prennent toute la largeur de la rue. Ils s'avancent sur un rythme implacable, en chantonnant une chanson murmurée, douce et puissante, précédés d'un nuage de poussière noire.

Les gens affolés rentrent précipitamment les meubles et les objets dans les maisons. Ils les jettent dans les caves, dans les égouts, ils les hissent sur les toits pour éviter d'être broyés par le cortège des mineurs.

Après leur passage, les gens se hâtent de ramasser la poussière tombée des mineurs et qui forme parfois des petits tas de charbon. Ils les jettent dans les caves. Ils sont noirs de poussière.

Peu après le passage des mineurs, un grand vol d'oiseaux bruyants et fous balaie la rue et les mouvements de leurs ailes provoquent un tourbillon qui fait fuir toute la poussière. On entend au loin le murmure musical du cortège des mineurs

qui s'éloigne.

5.

Notre jeune amoureux qui a mis ses habits de mariage, se trouve enfermé dans une pièce, assis devant un appareil de télévision. Après de grands efforts techniques, il aperçoit, très brouillée, l'image de sa fiancée. Il lui parle et elle répond tandis qu'une pendule marque les secondes. Ils se disent leur amour et la brûlure ineffaçable du coup de foudre.

Mais l'aiguille des secondes s'arrête, l'image se brouille, des techniciens se jettent sur le jeune homme et lui mettent un bâillon pour l'empêcher de parler.

La nuit.

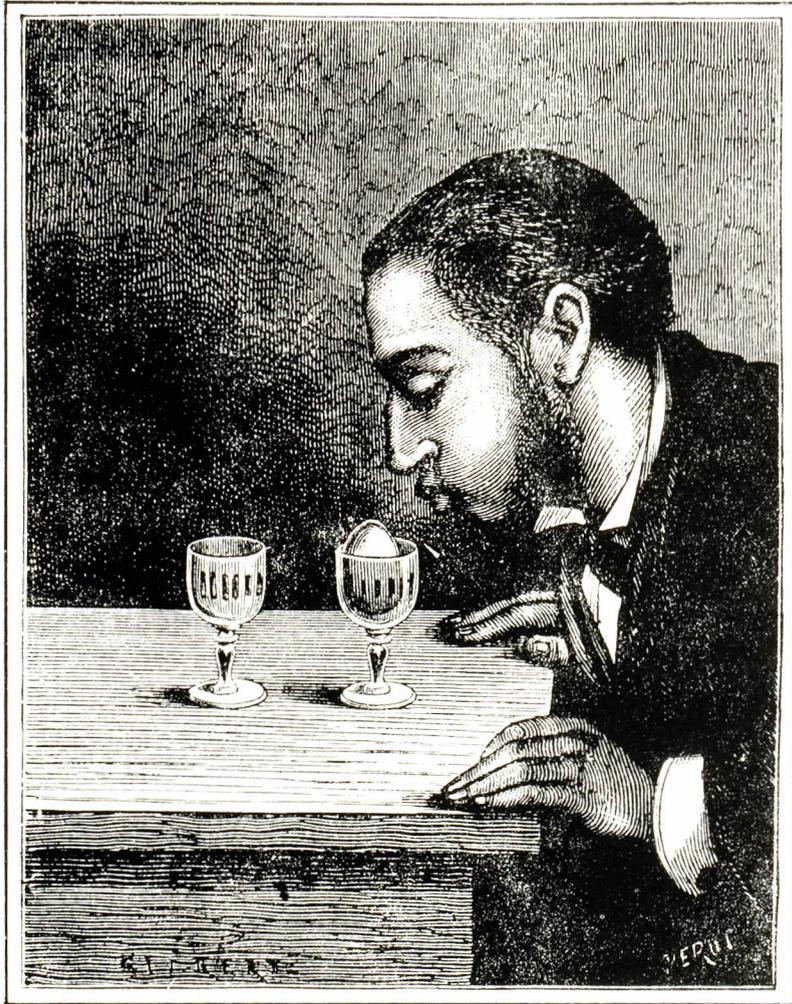
Le jeune homme s'est enivré fortement.

Il titube dans la rue vide et se dirige, comme s'il s'agissait de son dernier espoir, vers une voiture de tramway, toute jaune, immobile et vide au milieu de la rue.

Il se hisse avec peine et veut jouer avec les manettes de la conduite. Dès qu'il fait fonctionner la manette, le tramway émet de violents sons d'orgue. Chaque accessoire du tramway que le jeune ivrogne prend en main est une source nouvelle de musique d'orgue, comme si on manipulait les registres de l'instrument. Les sons font penser à un énorme orgue de barbarie. Finalement, entraîné par le crescendo de la musique, le tramway se met en branle et parcourt la ville endormie, sous un rayon de lune, en poussant des clameurs musicales et lyriques. Finalement, le tramway roule le long de la mer sur le sable et pénètre dans l'eau. Les vagues viennent le lécher. Le jeune homme est réveillé par le bruit de la mer. Il se déshabille et se jette à l'eau, mais ses gestes sont pénibles, il est filmé au ralenti. Il nage avec effort, comme dans un rêve angoissant. De l'horizon apparaît sa fiancée qui nage vers lui aussi au ralenti. Ils ont beaucoup de mal à se rejoindre et à s'embrasser. Ils sont presque aussi nus que les poissons qui nagent autour d'eux au ralenti.

Gros plans de queues de poissons, s'ouvrant en éventail au

ralenti et ornées de couleurs changeantes d'un effet ravissant. On entend le tramway qui continue à chanter.



Le temps des catastrophes

1.

Des gens se pressent dans un autobus isolé dans une rue déserte. L'autobus ne part pas.

Il n'y a pas de conducteur, pas de receveur. Les voyageurs sont mornes et impassibles. Certains sont assis sur les genoux des autres. Ils lisent livres et journaux.

Quelques jeunes gens boivent de l'alcool et s'égayent. Ils éclatent d'un rire stupide.

L'un qui est tout à fait saoul se dirige en titubant vers le siège du chauffeur et conduit l'autobus. Regard d'espoir des voyageurs lorsque l'autobus se met en marche.

2.

Une station de métro bondée de voyageurs couchés par terre. Un métro entre en gare. Il s'arrête ; il est vide. Les gens se précipitent aux portes qui sont fermées et qu'ils ne parviennent pas à ouvrir malgré tous leurs efforts. Le métro repart comme il était venu. Les gens sont mornes et impassibles. On vend des esquimaux, chocolat glacé ! Un vendeur de journaux. En grand titre : LA TERRIBLE MALADIE, LA SOLITUDE, EST VAINCUE.

3.

Un cinéma (dans le genre du Rex à Paris). Une enseigne lumineuse : **Ici, l'on soigne la solitude.**

Les autobus entrent et sortent dans le vaste hall du cinéma et passent devant l'écran. Le métro y passe aussi, complètement vide, suivi d'un autre métro, un wagon rempli d'hommes et de femmes nus, puis un wagon de noirs habillés. Ils s'écrasent aux vitres. Il y a plusieurs écrans dans cet étrange cinéma. Sur l'un de ces écrans défilent en permanence des images de la vie d'Hitler et de Mussolini prises dans les actualités, et intercalées avec des scènes du «Grand Dictateur» de Chaplin. Sur l'écran du centre, on montre des vues d'engins de guerre : tanks, avions, cuirassés, sous-marins, etc.

L'autre écran passe des vues de bombardements et de ruines, villes en flammes, etc.

Parfois les trois écrans se fondent en un seul écran immense et alors l'image vient tout envahir. L'écran s'agrandit jusqu'au plafond de la salle.

L'écran s'agrandit pour montrer des porte-avions en pleine mer, qui coulent. Un homme se noie...

Et tout à coup la mer déborde de l'écran et jaillit dans la salle en une trombe immense. L'eau gagne les pieds des spectateurs. Ceux-ci restent assis en levant les pieds. Indifférents. Ils sont assis sur des chaises en fer.

4.

A la porte du cinéma.

De longues files de gens qui attendent. L'eau commence à s'écouler hors de l'entrée vers les trottoirs.

Des jeunes gens et jeunes filles, habillés en sportifs (uniforme de skieurs), pour tromper l'attente, improvisent un jitterbug frénétique au son d'une radio portative. Ils avancent. La rue est vide. On entend des appels de détresse et de S.O.S.

C'est l'homme qui se noie sur l'écran.

La bataille reprend avec rage. Les nouveaux spectateurs qui pénètrent dans les rangées des spectateurs assis, sont d'une

politesse exquise et raffinée : « Excusez-moi, Madame... », « Je vous en prie, Monsieur, faites donc... », etc.

Les gens se lèvent avec complaisance. Ils sont heureux au cinéma, quoi qu'ils voient.

L'écran montre des camps de concentration.

Un autobus vient se placer devant l'écran et boucher la vue.

Les voyageurs de la plate-forme se trouvent nez à nez avec les prisonniers de camps de concentration sur l'écran. Ils tendent amicalement la main aux voyageurs de la plate-forme.

Mais dans la salle on proteste, avec politesse : « Retirez-vous ». « Vous gênez la vue ».

Le chauffeur confus, soulève sa casquette et dégage l'écran.

5.

Maintenant, le métro est rempli d'animaux, poules, vaches, lapins, chevaux, cochons ; ceux-ci regardent l'écran d'un air stupide, tandis qu'apparaissent à l'écran des lions, des panthères, des aigles et autres animaux féroces, tigres, requins, serpents, se battant comme des bêtes sauvages. Combats d'animaux très pénibles - dans le genre des films : « Mangez-les vivants » ou « Sables de Mort ».

6.

Dans la salle circulent des inspecteurs de police qui examinent les papiers d'identité de chacun, et les fouillent un peu. Ils sont suivis de docteurs qui auscultent, d'oculistes qui regardent au fond des yeux, des laryngologistes qui font ouvrir la bouche en disant « aah », d'infirmières faisant des piqûres, etc. Tout cela très poliment.

Au fond des yeux des spectateurs, les oculistes voient, en réglant différemment leurs instruments :

a) le film projeté sur l'écran et reflété comme dans un miroir,

- b) en regardant plus au fond : des cristallisations,
- c) des chiffres qui augmentent comme à un compteur de taxi,
- d) chez d'autres, ils voient se succédant (comme tapés à la machine) tous les signes de ponctuation : () ! ! . . . ; , ' « » - se répétant indéfiniment. Aussi des signes d'algèbre et des tables de logarithmes. Encore des figures géométriques.

7.

La séance de cinéma est finie. Les gens se lèvent, se donnent tous le bras et commencent à chanter en se balançant, à gauche, à droite, en avant, en arrière.

Tous rient et sont contents. On s'embrasse. On fait des rondes en se tenant par la taille et les épaules et en marchant au pas cadencé. (Un peu burlesque, dans le genre du jeu « Au nom du Roi Fouchi Foucha »).

On fait des rondes sans fin, en spirale. Il y en a des dizaines dans l'immense vaisseau du cinéma.

Les gens sortent du cinéma en longs monômes et vont par la rue. Ils rentrent ainsi dans les maisons désertes. Et les lumières s'allument aux fenêtres, l'une après l'autre.

8.

C'est l'aube. Les réveils sonnent. Les gens s'éveillent.

Les gens enjambent les fenêtres et se jettent dans la rue, et se tuent :

une femme juive entraîne ses deux fillettes

une très vieille petite et menue

un bossu

un Monsieur à barbiche avec sa caisse à violon.

Bientôt des tas immenses de cadavres s'accumulent dans les rues.

Les signaux de circulation rouges et verts s'allument.

Un chat se glisse le long d'une façade.

Un aveugle se promène le long du trottoir. Il heurte parfois un corps et trébuche, à la grande joie d'un cul-de-jatte qui l'accompagne. Lorsque l'aveugle s'étale de tout son long sur un tas de cadavres, le cul-de-jatte lui lance de petits cailloux et l'insulte.

9.

Ils sont arrêtés devant l'immeuble de la radio.
Le chat monte les escaliers.
Dans une pièce vide, un disque tourne.
Il déclame un poème - un poème lyrique qui parle d'amour, d'espoir, etc.
Et dans les appartements vides, ce poème est répété dans toute la ville, par les radios.

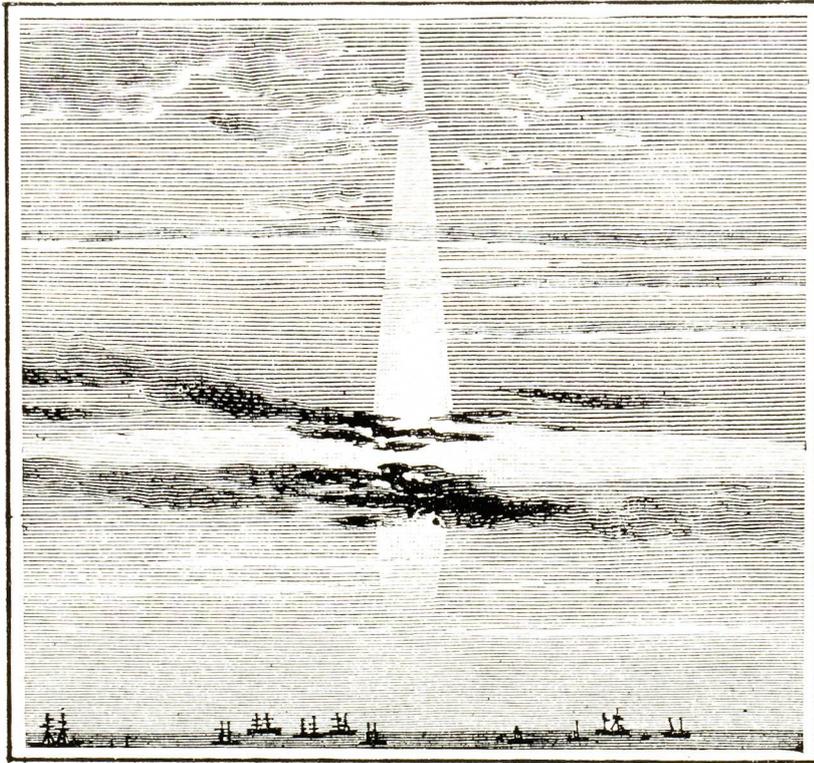
10.

L'on voit les pompiers arriver en toute hâte près d'un verger.
Ils se mettent en devoir d'asperger les arbres fruitiers en fleurs avec leurs lances.
Les abeilles fabriquent du miel.

11.

Dans le ciel, un nuage blanc se dissout et une traînée fluide se dirige vers le sol. Au long d'une mer très douce, naît de cette fumée une admirable colonne de marbre.
Cette colonne parlera comme un oracle et dira « que la mort est l'apanage de Dieu et son droit suprême et que nul homme n'a le droit de douter de la vie et de se suicider. L'absurdité que les hommes veulent trouver dans leur destin est

encore plus absurde que leur âcre goût du suicide ».
Et durant ce discours, le soleil a tourné autour de la colonne,
l'ombre s'est déplacée comme autour d'un cadran solaire et
les lumières autour des rainures de la colonne.
La nuit est tombée. Les étoiles, la lune très brillantes.
Il y a une danse de lumière, dans l'obscurité sur la colonne.
Et dans cette danse de lumière, une danse de jeunes mouche-
rons ivres.
La mer est phosphorescente, dans le fond.



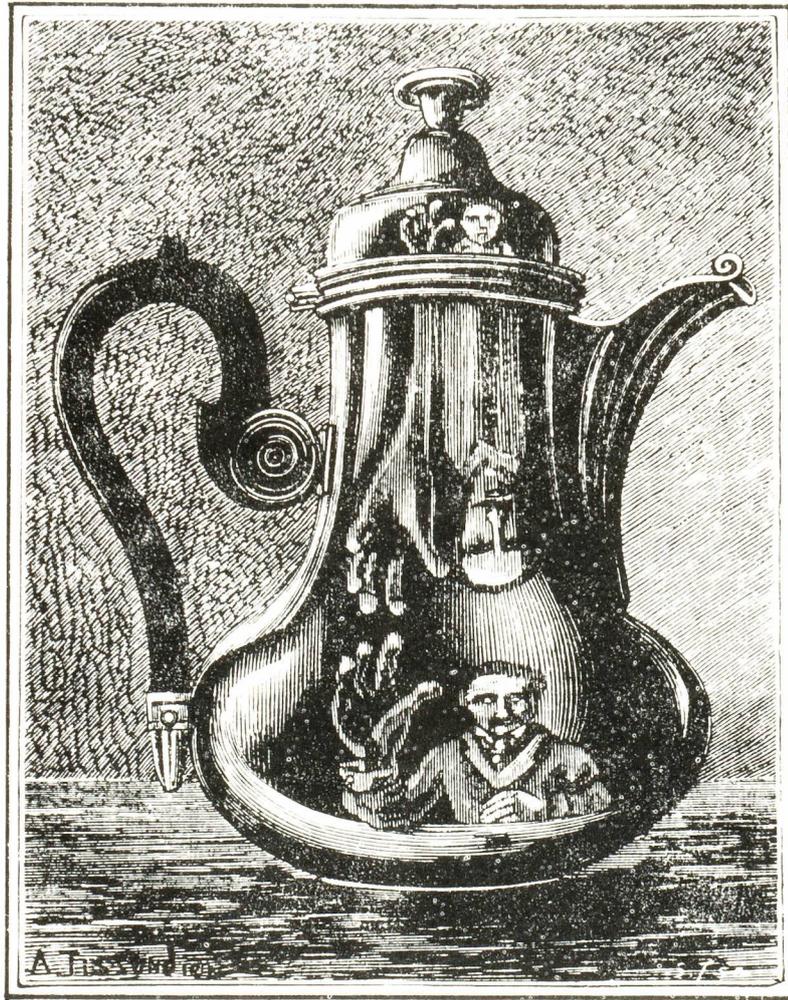
Palazzo del mar

Soleil - pluie - soleil
Un paysan seul sur son champ
avec son cheval
Au cours de son travail, il se blesse à la tempe
Il saigne abondamment
Le sang sur le sol et les feuilles
Il ramène son cheval au village
Le poissonnier est sur le pas de sa porte
Le fait entrer
et lui applique des poissons sur la
plaie
Il extrait des foies de raies
Les poissons blancs rougissent et absorbent
le sang du paysan
Cela le soulage
il entend le bruit étrange de la mer
Le poissonnier, tout joyeux
que le paysan ait entendu ce bruit,
lui place des coquilles aux oreilles
La mer mugit très fort
Et en écoutant la mer, ravi, le paysan s'affale
et meurt doucement
Et sur un bateau de pêche, un turbot
ou un cabillaud meurt asphyxié (au ralenti)
en pleine mer, sur le sol du bateau
Le poissonnier prend le cheval ; il le conduit
doucement, tristement vers la ferme
A cette vue, la paysanne a compris
Elle devient blanche, verte,

muette, folle

Seule, elle se promène dans la mare aux canards, de l'eau
jusqu'aux épaules et frappe l'air et se noie en remontant trois
fois à la surface

Une noyade tragique
Les chevaux brisent leur corde
Les chevaux affolés galopent autour de la mare
dans la nuit, sombre.



Am-ster-dam

« Le désespoir et le suicide sont le résultat de certaines situations fatales pour qui n'a plus foi dans l'immortalité, dans ses peines et ses joies ».

Gérard de Nerval
(Amélia)

Premier épisode :

Le héros de ce scénario est un personnage romantique habillé avec la même élégance que Gérard de Nerval, avec une grande cape et un chapeau haut.

Un grand étang, bordé de roseaux, recouvert d'une mousse verte qui se confond sur les bords avec l'herbe des rives.

Première scène filmée au ralenti : le personnage glisse lentement dans l'eau, comme un animal angoissé.

Il flotte comme du linge, comme un cadavre, il s'enfonce dans l'élément liquide avec une lenteur sacrée.

Au moment où il sombre comme un navire qui chavire, une fleur de nénuphar plonge dans les remous de l'eau.

Le corps a disparu. La surface de l'étang est calme et morte. La mousse recouvre toute la surface avec la même tranquillité.

Le nénuphar est revenu en place.

Lorsque tout à coup un cri jaillit des eaux et d'un élan suprême, d'un effort surhumain et fatal, le « mort », comme mû par un ressort, s'élance à un mètre dans l'espace, comme un poisson volant. Il s'enfonce à nouveau inexorablement dans la mousse. (Prise de vue truquée, à tourner à l'envers.)

Prise de vue au fond d'un aquarium. La tête du noyé : des poissons rouges et multicolores entrent par la bouche ouverte, sortent par les yeux et les oreilles, comme dans les anfractuosités d'une grotte.

Au bord du même étang, le personnage, un bandeau sur l'œil, s'adonne à la pêche. Son hameçon saisit l'œil au fond de l'aquarium. L'œil remonte en surface. Le pêcheur le rejette

à l'étang en guise d'hameçon. Cet œil attire aussitôt un gros poisson, très agité, alors que jusqu'à présent le pêcheur n'avait récolté que de fort petits poissons.

Le gros poisson, retiré hors de l'eau non sans efforts, pousse des hurlements effroyables, comme un gosse terrorisé.

Le pêcheur est obligé de le battre, de le frapper sur le sol, de lui donner des coups de talon pour en avoir raison.

Le poisson semble inanimé, épuisé, mais il joue une comédie savamment calculée. Doucement, lentement, il se laisse glisser à l'eau, entre les roseaux, et s'échappe.

On distingue un peu de sang à la surface des eaux, preuve que le poisson a souffert.

Mais ensuite le poisson nage avec joie et impétuosité en chantant victorieusement.

Le chant est rythmé sur ses souples mouvements.

Deuxième épisode :

Après cette première tentative, que notre personnage considère comme un échec, nous le voyons chez lui prêt à se tirer un coup de revolver dans la tête. Il enlève le bandeau qu'il avait sur l'œil et qui le gêne.

En premier plan sa main tenant le revolver, la tête, en gros plan, la tempe.

Entre le premier plan et l'objectif, une glace transparente sur laquelle viendra gicler, au moment du coup de feu (sourd et long, brutal et râpeux), une masse de liquide rouge, épais, mêlé de pus et de glaires, qui sont le cerveau et le sang.

Notre personnage, la tempe trouée, le visage ensanglanté, vient récolter cette matière dans un bol et lave soigneusement la vitre comme s'il voulait faire disparaître toute trace de son acte.

Il observe la matière au microscope. Il en voit des choses, dans ce microscope : une bataille effroyable de monstres, toutes pinces et mandibules dehors, une bataille de bêtes immondes et voraces.

La sueur perle à son front. Il est pâle, il étouffe, il est obligé d'ouvrir la fenêtre pour laisser entrer un peu d'air et de fraî-

cheur. La chaleur devient insupportable. Il se déshabille et se met complètement nu. Il continue à observer dans le microscope l'épouvantable bataille des monstres abjects. Elle est insoutenable à la vue.

Ses cheveux blanchissent d'horreur. Et le microscope prend feu.

Troisième épisode :

Par une admirable journée d'été. Un paysage de voies de chemin de fer. Un train s'avance vers nous. Notre personnage est debout sur l'avant de la locomotive. Merveilleuse sensation de libération, griserie de la vitesse, du vent dans les cheveux blancs, rythme haletant des bielles, obsession mécanique. Le rythme parfait de la mécanique, monocorde, s'impose. Notre héros regarde les rails qui défilent devant lui et le fascinent. Tout cela se calme peu à peu, et la locomotive s'arrête dans le silence de l'été, devant un signal fermé. Le personnage ouvre le signal, et à quinze pas de la locomotive il se couche sur la voie, noblement.

La locomotive avance doucement, inexorablement, et le broie tranquillement. Il voit la roue immense qui s'avance près de son visage, sa main est crispée sur le rail afin d'empêcher la bête de fuir. Tout cela, au ralenti, doit donner une sensation épouvantable.

Au passage de la locomotive, le corps s'embrase et brûlé. De la cheminée s'échappent des vapeurs aux formes ravissantes, au son d'une musique lointaine et poétique (Couperin). Ballet de fumées et de nuages (accélérés et ralentis mêlés), tandis que le train continue sa route.

Le personnage arrive dans un dépôt de locomotives. Il visite plusieurs locomotives jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la « sienne ». Il vide le four et en retire un admirable bloc de cendres, pétrifié, dont les arêtes et les formes ont une apparence étrange et fascinante.

Il cache le bloc sous sa cape et rentre chez lui. Sa chambre est tendue de noir. Sur le lit, un magnifique cercueil noir. Sur le drap qui recouvre à moitié le cercueil est brodée une croix

en or. De grands cierges entourent le lit. Notre héros met la cendre pétrifiée dans le cercueil, replace le couvercle, le recouvre du drap.

Il joue de cet instrument funèbre entre tous, le saxophone. Puis du xylophone. Puis avec des bouts de bois. C'est une espèce de danse macabre, très conventionnelle, voulant évoquer des bruits d'ossements.

Une liqueur s'écoule du cercueil, tandis qu'on entend des râles de plaisir. Elle inonde le parquet.

A ce signe, la musique est prise de folie. Un orchestre de pierres semble pris d'hystérie. (On a joué à Salzbourg, en 1947, de la musique écrite pour orchestre de pierres.)

Cela finit par des halètements de locomotive. Le long de la maison, un train passe furieusement, et au passage il lance par la fenêtre ouverte un jet de vapeurs blanches qui inondent et noient la chambre mortuaire.

Quatrième épisode :

Très calmement, notre personnage se met en devoir de se pendre à un bec de gaz, dans une ruelle.

Lorsqu'il est pendu, un autre personnage qui lui ressemble comme un frère, vient ouvrir une bouche d'égout qui se trouve exactement sous les pieds du pendu.

Le corps du pendu descend doucement par cette bouche d'égout et disparaît dans le sol.

Le voici qui débouche dans une grotte rouge. Le personnage défait tranquillement le nœud de la corde et contemple le spectacle. Des dames d'un âge indéfinissable, la poitrine volumineuse, sont couchées dans des lits aux draps rouges. Elles portent des maillots roses et ont les cheveux roux.

Leurs seins débordent de leurs corsages. L'une d'elles, pressant son sein, en fait jaillir un flot de lait qui inonde le visage blême de notre héros. Il recule d'un pas, s'essuie le visage et pleure. Il s'étend par terre, en proie à une grande tristesse. Toutes les dames, imitant la première, pressent leurs seins et en font converger les jets vers le héros. Les jets de lait forment des arabesques gracieuses, cela ressemble à un ballet

comme les fontaines de la Place de la Concorde.

Le lait dégouline sur notre héros, le lait est bien gras et huileux. Il en est bientôt recouvert et ressemble à une statue de saindoux ou de neige.

Alors, il se trouve flottant entre deux eaux, et petit à petit le lait est lavé par l'eau. Une sirène nage autour de lui, lui offre son sein à sucer. Tous deux remontent à la surface, en pleine mer. Un bateau de pêche. Il se hisse péniblement à son bord. Il n'y a personne. Notre héros recommence sa tentative de pendaison et se pend au mât du petit bateau.

Il regarde l'eau sous ses pieds. La sirène nage en accompagnant le bateau. Des cales surgissent de curieux monstres marins, fantastiques et horribles, qui jouent de l'accordéon et du violoncelle.

Notre personnage ne résiste pas à cette musique grinçante, et rend l'âme en fermant les yeux lentement.

Cinquième épisode :

Dans le laboratoire d'un chimiste qui s'affaire à fabriquer un poison très violent à l'aide d'un tas de fioles et d'éprouvettes. Une très belle pin-up, fort déshabillée, et portant des gants violets, avale un petit verre de liqueur violette. Ses vêtements accusent des formes très provocantes : poitrine ferme, fesses nerveuses, sexe dodu.

En sortant d'une pissotière, notre personnage tombe en arrêt devant la belle pin-up. Il l'entraîne sous un arbre et l'embrasse sur les lèvres. Elle se métamorphose en femme laide et vieille. Il s'en va, inquiet.

Le spectateur observe un étrange phénomène, obtenu par un truquage cinématographique. Le haut du corps du personnage est détaché du bas. Tandis que le tronc glisse entre les promeneurs assez indifférents, les jambes se promènent de leur côté. Estimant que ce jeu absurde a assez duré, le tronc siffle les jambes, qui se ramènent au galop, comme un chien, mais sans enthousiasme. Après avoir fait mine de refuser de rejoindre le tronc, et avoir tenté de s'enfuir, les jambes se placent sous le tronc, mais n'obéissent finalement que devant la colère du

maître.

Toujours inquiet, notre personnage rentre chez lui, entre dans une salle de bain très moderne. Il se couche tout habillé dans son bain et siffle, comme ferait un charmeur de serpents. Du robinet s'écoule une goutte de poison violacée. Il la dissout rapidement en ouvrant l'autre robinet. Le bain se remplit d'eau qui devient violette au fur et à mesure qu'elle emplît la baignoire. Le personnage se dresse, mais reçoit un immense jet de liquide vert et violet lancé par la pomme de la douche.

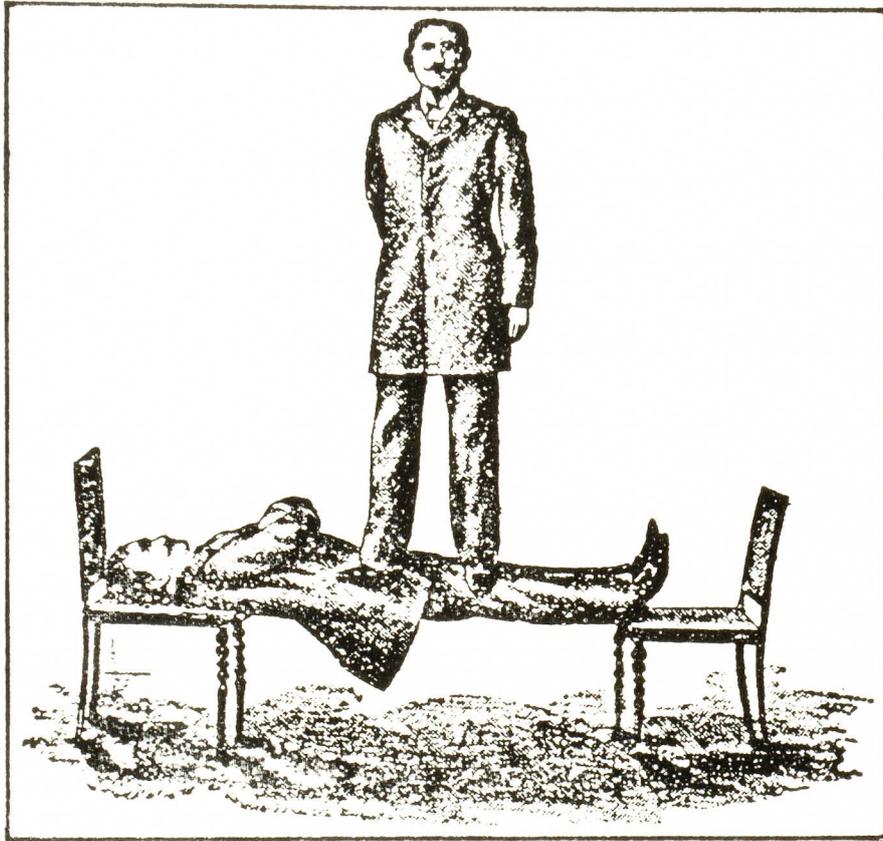
Dans un grand cimetière, notre personnage est enterré vivant, enfermé dans une immense bouteille verte qui porte une étiquette ornée d'une tête de mort. Il s'agite dans cette bouteille, mais les assistants la descendent au fond de la tombe creusée dans le sol. Ils jettent des fleurs sur la bouteille.

Les arbres verts qui bordent l'allée de ce cimetière perdent leurs feuilles, leurs branches, et leurs troncs se couvrent d'une cendre blanche. Les sépulcres voisins blanchissent également. Les assistants se retirent, sans manifester une émotion particulière.

La nuit tombe. Des squelettes installent au-dessus de la tombe des lampions vénitiens et se mettent à danser et à faire des acrobaties. Des domestiques chinois servent des plats de homards vivants. Les squelettes les prennent entre les os de leurs doigts. Jeux de pinces contre les os de la main.

Tout à coup, de la façon la plus inattendue, comme un raz de marée, d'énormes vagues balaient les squelettes et le cimetière. Les tombes flottent sur la mer, dans un balancement merveilleux, au son d'un air majestueux de Palestrina.

La bouteille de poison contenant le corps du héros flotte au creux des vagues. Elle est prise dans une chevelure de femme qui flotte sur l'eau et qui ondule au gré des vagues. Mais la mer se fige, la chevelure est paralysée, tout devient étrangement immobile. L'angoisse est exprimée par un son fixe et sourd qui s'établit doucement et progressivement et va crescendo jusqu'aux limites du supportable (aux ondes Martenot, par exemple).



Les oiseaux du Lac Stymphale

Personnages

Oiseaux cruels et fous

Le bûcheron
Sa femme
Un chemineau

Son voisin
Les trois filles du voisin
Le petit garçon du voisin
Le vieux domestique du voisin

Le vieux propriétaire du bazar
Sa femme, vieille aussi
Leur médecin

Gendarmes, etc.
Un Maréchal d'Empire
Un Président de Cour de Cassation

Décors

Forêt
Maison du Bûcheron
Maison du voisin

Train
Place du Marché dans une petite ville
« Bazar-épicerie » donnant sur le marché

Prison

Des oiseaux volent dans le ciel, en bandes nombreuses. Deux femmes, la femme du bûcheron et la fille aînée du voisin les regardent extasiées et suivent leurs mouvements.

Maison du bûcheron, isolée, à la lisière de la forêt. Le crépuscule tombe. Mystère du crépuscule - silence de la nature.

Le trouble physique des femmes, sensibles à cette atmosphère. Elles se serrent l'une contre l'autre, assoiffées d'amour. Mais le bûcheron rentre de la forêt, sa hache sur l'épaule. C'est un homme comme un arbre, avec des réactions lentes et totales de racines. Il chasse les oiseaux avec sa hache. Le visage de sa femme se durcit, la fille aînée du voisin s'enfuit en le voyant. Le bûcheron la regarde partir légère et capiteuse. L'odeur de cette fille lui monte aux narines. Il hume son sillage.

En entrant, il veut embrasser sa femme. Mais celle-ci ne l'aime plus. Elle le tient à distance. Elle lui montre une lettre qui est arrivée de la ville. On lui réclame de l'argent pour le paiement des meubles et des robes. Il n'a pas d'argent. Il lui explique qu'il doit aller demain à la ville avec le voisin et qu'il en profitera pour aller voir les créanciers.

Il va se coucher.

La nuit tombe lentement, les oiseaux tournoient majestueusement. (Si possible, décor de neige). De la forêt débouche un homme, un errant, un chemineau.

Les oiseaux volent autour de lui et se posent sur son épaule. Il s'arrête à la porte. La femme du bûcheron l'observe. Il n'ose entrer. Elle frappe à la vitre, lui fait signe d'entrer. Elle est mue par une force inconnue.

Il entre gauchement et timidement. Il s'arrête épuisé de faim. Attiré par le bruit, le bûcheron descend en chemise. Elle donne à manger au chemineau. Le voyant manger voracement, le bûcheron tranquilisé remonte se coucher.

Mais les oiseaux s'affolent. Une tempête s'élève. Les arbres de la forêt font entendre des craquements sinistres. La neige tombe avec violence.

Le chemineau se chauffe devant l'âtre au feu de bûches.

La femme observe que ses vêtements sont en lambeaux, ses chaussures éculées. Elle est prise de pitié. Elle monte à la chambre, demande au bûcheron de garder le chemineau pour la nuit.

Le mari est mécontent ; il ne se résout que difficilement à accepter la prière de sa femme. Elle crie au chemineau qu'il

peut rester. Le chemineau s'étend devant le feu.
La nuit, la femme les yeux ouverts ne peut dormir.
Le chemineau ajoute des bûches au feu. La chaleur le pénètre.
Les oiseaux ont froid et sont immobiles.
A l'aube.

Le voisin vient chercher le bûcheron. Celui-ci se lève. La femme reste couchée. Le chemineau fait semblant de dormir. Le bûcheron hésite à le réveiller. Il le secoue. Mais le chemineau fait semblant de dormir. Le voisin s'impatiente. Le bûcheron quitte la maison. Alors le chemineau se levant d'un bond, ouvre l'armoire pour chiper le fromage et le pain. La femme entend le bruit des pas de son mari et du voisin qui s'éloignent. Elle descend et voit le chemineau qui mange. Quand il a fini, elle l'invite à se coucher dans le lit. Le chemineau accepte. Il se couche et dort. Elle l'observe. Il se réveille. Elle fuit la chambre et va regarder les oiseaux.

Mais le bûcheron et le voisin qui partaient vers la gare à travers la forêt, sont rattrapés par une petite fille qui les ramène précipitamment vers la maison du voisin. Le voisin est veuf avec trois filles et un jeune garçon. Un vieux domestique, d'aspect hallucinant, entretient la maison et fait les grosses besognes. Le jeune garçon souffre de crises et de convulsions. Peu après le départ de son père, il a été pris d'une nouvelle convulsion. La fille aînée essaie de le calmer, mais il se débat comme un forcené et l'intervention du père est indispensable. Celui-ci le mate. Scène violente au milieu des cris de l'enfant. Le bûcheron observe la fille aînée du voisin qui a une quinzaine d'années.

Le vieux domestique a surpris ce regard. Le voisin a surpris le regard du domestique. Enfin, le voisin et le bûcheron quittent la maison.

Le vieux domestique frappé lui aussi de la beauté de la jeune fille, se précipite dans un réduit et y demeure prostré. Finalement, pour étouffer la passion qu'il sent sourdre en lui, il prie et se signe.

Arrivés à la gare, les deux voisins s'installent dans un com-

partiment. Le bûcheron montre à son voisin qu'il a emporté une mamelle de vache à manger. Le voisin range son parapluie. Le compartiment voisin est occupé par de nombreuses dames cancanières, vieilles paysannes qui vont au marché de la ville porter du beurre et des œufs dans de petits paniers noirs. (cfr les vieilles paysannes des environs de Bruges).

Le train s'ébranle.

Le bûcheron pense à sa femme laissée seule avec le cheminéau. Le voisin pense au regard qu'il a surpris chez le domestique.

A un arrêt, un quidam monte dans le wagon ; maladroitement, il marche sur le pied du bûcheron. Celui-ci pousse un cri de douleur et dans un mouvement impulsif, flanque une tripotée au quidam. C'est une espèce d'idiot qui hurle avant qu'on le touche. En réalité, le bûcheron ne lui fait aucun mal. Quelques bourrades. L'idiot est jeté, plus mort que vif, dans un coin du wagon.

Les vieilles paysannes poussent la tête au-dessus de la banquette pour voir ce qui se passe. Dans sa fureur, le bûcheron les foudroie du regard. Elles se rassoient terrorisées. Du quidam qui n'est plus qu'une loque humaine, s'échappent des plaintes.

Le bûcheron retire de sa musette la mamelle de vache, il coupe un pis et le jette par-dessus les banquettes. Râle du quidam. Les paysannes reçoivent le pis à leurs pieds. Elles sont épouvantées.

La petite ville, la place du marché, pittoresque et animée. Les

échoppes tendues de bâches. Les deux amis font leurs emplettes. Il y a un bazar sur la place dont les propriétaires sont les créanciers du bûcheron ; ils lui ont vendu à crédit outils, meubles, vêtements, sabots, etc. La femme est vieille et ratatinée ; la bouche pincée. Le vieux porte une barbe blanche, il est cardiaque. Les émotions lui sont interdites. La porte est surmontée d'un carillon en tubes de cuivre.

Visite du docteur. La vieille le reçoit dans l'arrière boutique tandis que le mari sert les pratiques au magasin. Elle explique au docteur que son mari a gagné un gros lot à la loterie de l'Etat, mais que craignant une commotion fatale, elle n'a pas osé en avertir son mari. Le médecin promet de le mettre au courant avec douceur et de prendre quelques précautions pour conjurer une crise.

Sous prétexte d'examiner le vieux, il l'attire dans sa chambre. Il le prie d'abord d'imaginer simplement ce qu'il ferait s'il gagnait un petit lot, puis il augmente l'importance des lots jusqu'à monter au gros lot de cinq millions. Au début le vieux supporte admirablement l'épreuve, mais à l'idée de posséder cinq millions, ses yeux flamboient de convoitise, il tremble de tous ses membres ; le docteur profite de la situation pour se faire reconnaître une part du magot en exigeant du vieux sa parole d'honneur. Lorsque le vieux apprend qu'il a réellement gagné le gros lot, son cœur bat dangereusement, ses yeux se troublent, il s'écroule, le médecin lui donne un cordial, observe le pouls, l'installe dans un fauteuil. La vieille continue à vendre au magasin. La crise passée, le vieux est tout à fait dégrisé lorsque le docteur lui rappelle sa promesse de lui réserver une part du gros lot.

Le bûcheron et son ami pénètrent dans le bazar et se mettent à discuter avec la vieille. Le bûcheron demande des délais, il expose les difficultés de sa situation et ses maigres bénéfices. La vieille reste inflexible et appelle son mari. Une terrible discussion s'engage. C'est l'orage. Le bûcheron est menaçant, le médecin inquiet va chercher les gendarmes.

Tandis que le vieux menace le bûcheron de faire saisir ses meubles et de l'expulser, ce dernier voit tout à coup, comme dans une espèce d'hallucination, des oiseaux fous et tente d'étrangler le vieillard. La femme lui jette du poivre dans les yeux. Le bûcheron est fou de rage. Les gendarmes font irruption, suivis du médecin. Ils veulent maîtriser les deux amis,

mais ceux-ci se défendent. Il y a une terrible bagarre dans le bazar. Tous les objets servent de projectiles, y compris les jouets. Le vieux qui se bat avec énergie, est gravement atteint au front par un jeu de roulette. Il s'écroule. Le médecin et la vieille se hâtent de l'emporter dans sa chambre. Le médecin, voyant sa fin proche, essaie de lui faire avouer qu'il lui a promis une part du gros lot. Mais le vieux se sentant mourir refuse obstinément, très heureux de lui avoir joué cet admirable tour. Le médecin est pris lui-même d'une crise cardiaque, s'administre un cordial, tandis que meurt le vieillard têtu. Le bazar est saccagé. Les deux amis sont maintenant en prison pour plusieurs mois. Le bûcheron songe à sa femme laissée seule avec le chemineau. Le voisin songe à ses filles, laissées seules avec le vieux domestique.

Et en effet, la femme du bûcheron apprenant par le garde-champêtre que son mari est arrêté, convainc le chemineau de rester pour faire le travail de son mari. Elle lui apporte son déjeuner dans la forêt où il abat des arbres.

La fille aînée du voisin vient les surprendre. L'atmosphère d'amour - qui les entoure comme d'un halo - la trouble. Les oiseaux sont toujours présents dans ces scènes. Ils sont le leit-motiv du film.

Sur le chemin du retour, la fille aînée est surprise par le vieux domestique qui veut la prendre dans ses bras. Mais elle échappe à son étreinte et fuit dans la forêt, entourée d'un vol d'oiseaux. Il la poursuit en clopinant, le regard allumé. Tout à coup, il tombe, sa cheville foulée, il ne peut se relever. Il prie.

Beaucoup de mois s'écoulent et toujours dans leur prison, le bûcheron pense à sa femme et au chemineau, le voisin à sa fille et au vieux domestique.

Un jour, ils sont libérés. Avant de rentrer chez eux, ils retournent au bazar, où le voisin veut récupérer le parapluie qu'il y a oublié. Ils parlent calmement et sans haine avec la veuve, bien que le début de l'entretien se soit déroulé dans la gêne. Elle restitue le parapluie.

Sans prévenir, ils rentrent chez eux. Un fâcheux tableau les y attend. La fille du voisin est enceinte tandis que son fils en le voyant pique une nouvelle crise de convulsions. Le bûcheron trouve également sa femme enceinte. Il s'aperçoit que les oiseaux lui sont toujours aussi antipathiques. Le cheminé est inquiet mais il se rassure quand il voit que le bûcheron domine sa colère et l'invite à poursuivre le travail avec lui. Mais dans la forêt, il s'arrange pour écraser le cheminé sous un arbre en le faisant tomber dans sa direction, sans le prévenir.

Quant au vieux domestique, un matin on le trouve pendu dans son réduit.

La femme du bûcheron décide d'aller prévenir les gendarmes. Le voisin les apercevant prévient le bûcheron. Celui-ci attend les gendarmes le doigt sur la gâchette du fusil. Il tue le premier qu'il aperçoit. La femme affolée s'enfuit auprès de la fille du voisin. Fusillade nourrie. Les deux hommes sont tués. Un des gendarmes est blessé. Ses compagnons le transportent dans la maison du bûcheron, et font chercher les deux femmes pour les interroger. Mais voyant les cadavres de leur mari et de leur père, elles sont comme frappées de stupeur et sortent de la maison avec des gestes mécaniques. Autour de la maison, elles accumulent de la paille et y versent du pétrole. Puis elles font tout flamber. Les gendarmes grillent dans ce feu comme des âmes en enfer. Les oiseaux volent affolés. Les gendarmes fuient comme des rats, les vêtements en feu. Leur camarade blessé meurt carbonisé. Les femmes entendent des râles.

Une maison d'aliénés. Les deux femmes démentes y sont enfermées ; elles s'imaginent être des oiseaux poursuivis par d'autres oiseaux féroces. Elles font le geste de voler dans les

chambres, en déployant les bras, elles veulent s'élancer hors des fenêtres, etc. Elles sont soignées par des sœurs de St-Vincent de Paul dont les coiffes ressemblent à des oiseaux. Naissance presque simultanée des deux bébés. Leurs mères leur fabriquent un nid comme les oiseaux.

60 ans plus tard.

L'un des enfants est devenu Maréchal d'Empire, l'autre Président de la Cour de Cassation.

Leurs visages sont fermés, leur attitude sévère.

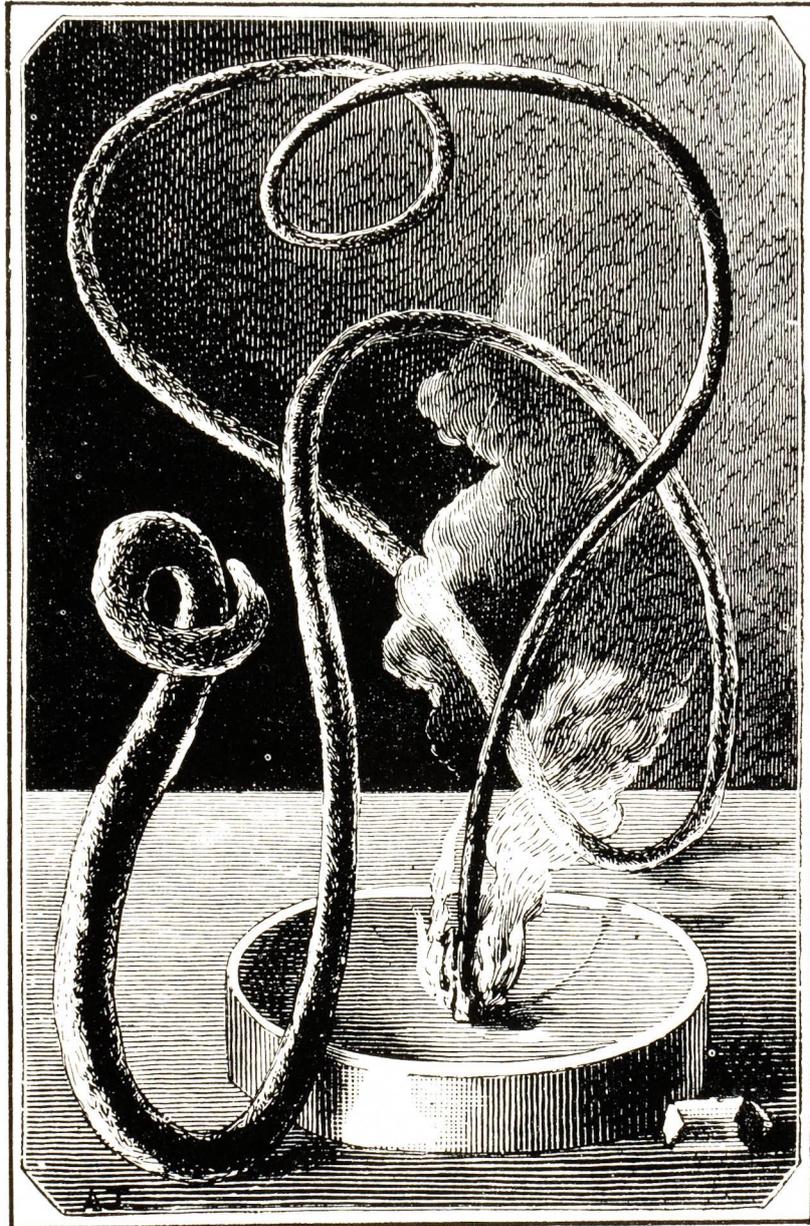
Le Maréchal, bâton en main, passe en revue des troupes au garde à vous ; le juge préside un grand procès.

Tous deux jettent sans indulgence, l'un sur la troupe, l'autre sur les accusés, le même regard inflexible et froid.

Pourtant, très fugacement, leurs regards sont éblouis par un vol d'oiseaux farouches et sauvages, tandis que transparaisent dans leurs prunelles les yeux fous de leurs mères.

Puis, comme si de rien n'était, ils redeviennent impassibles et glacials.

Le film se termine par un vol d'oiseaux cruels et fous.



Les aromates suprêmes

La Cinémathèque des Frères
de l'Oblitération

présente
une

ŒUVRE ANONYME

du 12^e siècle

LES AROMATES SUPREMES

(en couleurs)

Chant grégorien : le texte
défile avec les notes carrées

SIX SIECLES PLUS TARD

Titre - Un dimanche, pour tuer le temps.....

Un pot de miel, une femme assise à sa table de toilette garnit son aisselle de miel. Son mari la regarde faire :

Titre - Tu me gâtes...

Elle tourne sa tête de blonde adorable vers lui et lui sourit. Elle se lève.

L'homme enlève son veston et retrousse ses manches.

FONDU

A la cuisine, la bonne est assise près de la table, dos au mur. Elle tricote et dans le creux de sa jupe, il y a une brosse à main. Un jeune gosse, trapu, vient lui prendre la brosse.

G.P. La bonne. Elle est furieuse, elle lui reprend la brosse. Même jeu plusieurs fois.

Le gosse attrape une gifle maîtresse et s'en va en pleurnichant vers l'armoire. Il monte sur une chaise, prend un pot de cornichons et une boîte de sauce tomate.

Il va à la salle à manger. Dépose le bocal de cornichons sur la table. Joue de la trompette. Apparaissent à ce signal son père et sa mère. Apercevant les cornichons elle s'écrie :

Titre - Les cornichons. Quelle bonne idée. Où avais-je donc la tête ?

Son mari lui sourit, flatté
Elle prend un cornichon et veut le découper
Regard de reproche de son mari
Elle regarde surprise et se ravise

Titre - Comme je suis distraite en ce moment.

Le gosse court à la cuisine. Ouvre la boîte de tomates avec un ouvre-boîte et s'enfuit. La bonne le regarde faire, mais continue à tricoter, hypocritement.

Le mari regardant sa femme avec inquiétude :

Titre - Tu me blesses...

Elle, mangeant son cornichon. Cette réflexion l'attriste.

Titre - Pour nous consoler, mets-moi un disque de Beethoven.

Il s'approche du tourne-disque, dépose un disque, met le contact. Petit bruit sec.

Elle regarde surprise :

Titre - Encore un plomb de sauté ?

Le mari fait oui de la tête et se dirige vers la porte. Il l'ouvre et se trouve dans une centrale électrique. Il enclenche un énorme disjoncteur.

Il revient, le disque tourne. On entend un petit bruit très doux.

Il se penche vers elle, très tendrement et lui murmure à l'oreille :

Titre - Tu entends, la poussée des tomates ?

Il la prend par la taille, l'emmène dans la chambre à coucher, ouvre le lit, les draps sont maculés du jus de tomate. Il lâche la femme, furieux, se dirige vers le rideau. Derrière le rideau, le gosse. Il lève la main, pour le battre.

Mais le gosse se retourne vivement, regarde dans la rue. Passe un cortège patriotique au ralenti.

Alors l'homme tire un grand drapeau de l'armoire à linge, le hisse à la hampe du balcon et referme soigneusement la fenêtre.

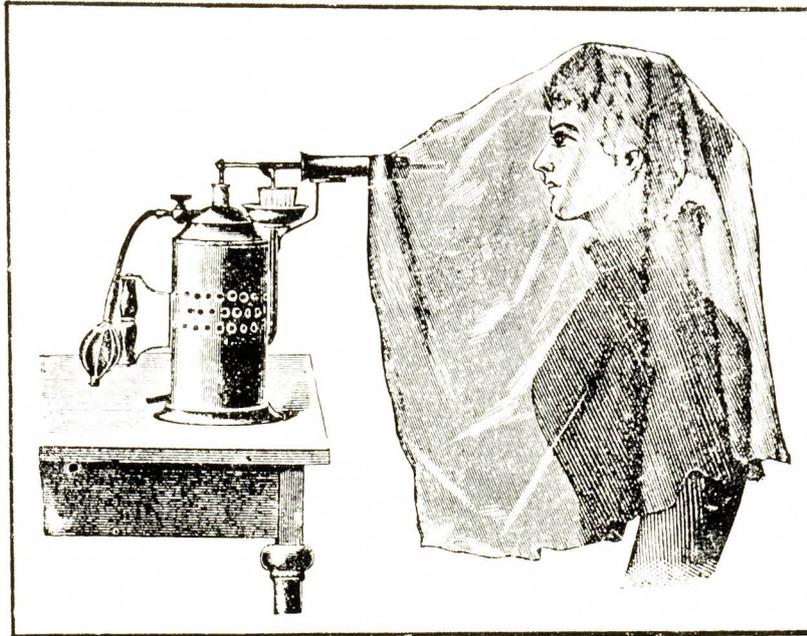
Le gosse joue d'une trompette, qui pendait à un fil autour de son cou.

La femme maintenant couchée dans le lit, les bras nus tend les bras vers son mari. Celui-ci entraîne le gosse qui regarde éperdument derrière lui.

Ils arrivent à la cuisine. Le père s'approche de la bonne. Elle lui tend craintivement la brosse à habits. Il se brosse soigneusement le pantalon. Il rend la brosse à la bonne, tandis que le gosse regarde par le trou d'une serrure. Il voit un cimetière.

La bonne tricote, perdue dans son rêve, immobile.

Le mari s'approche de sa femme dans le lit et l'embrasse sur la bouche.



Les surprises de l'hérédité

Drame

dans le style de

Georges de Porto-Riche ou François de Curel

Personnages :

Le médecin

La future maman

Le jeune mari

La mère de la jeune femme

Une infirmière

Un nouveau-né

Décors

(Style fin de siècle, à la manière des tableaux de Paul Delvaux)

Cabinet de médecin

Bibliothèque haute, à galerie et échelle

Salon de la vieille dame

Chambre de la clinique

Couloir de la clinique

Salle d'attente de la clinique

Chambre de clinique avec le bébé

Le cabinet cosu d'un grand médecin du Faubourg Saint Germain. Ce grand médecin, portant barbe noire, est en train d'écouter attentivement, en se curant l'oreille, les interrogations angoissées d'un jeune couple. La jeune dame, qui est d'ailleurs ravissante, est enceinte, mais le docteur connaît bien la « tare » dont elle est l'innocent véhicule. Elle voudrait savoir du docteur si la « chose » est héréditaire.

Le docteur est assez perplexe. Il demande la permission de se retirer et se rend dans sa bibliothèque. Il grimpe à l'échelle, se saisit de volumes qui sont rangés près du plafond, les dépose sur une table, les compulse, cherche, prend des notes et des références.

La nuit est tombée dans son cabinet. Le jeune couple est là, immobile, dans une demi-obscurité. La lueur du bec de gaz de la rue leur donne un aspect fantomatique. Un silence énorme règne dans la pièce.

Le médecin revient près d'eux, brandissant une lampe à pétrole portative. Il leur explique d'une voix suave que la « chose » n'est pas forcément héréditaire. Il y a des cas, plus nombreux qu'on ne le croit, où l'enfant est venu au monde indemne et normalement constitué.

Le sourire de l'espérance illumine le visage de la future mère. Le père n'est pas moins ému. Le médecin partage leur émotion. Il les reconduit jusqu'à la lourde porte de son cabinet.

Le jeune couple va aussitôt porter la grande nouvelle chez la mère de la jeune femme. C'est une vieille dame, qui vit seule dans un magnifique salon aristocratique, entourée d'oiseaux jacasseurs. Sa marche est boiteuse, car à la suite d'on ne sait quoi, elle porte une jambe artificielle. Mais elle est pleine d'esprit et la conversation avec ses enfants est joyeuse. Elle leur montre les petits vêtements qu'elle fait tricoter par la cuisinière pour le futur bébé.

A la clinique d'accouchement.

Le mari est tendrement penché sur sa jeune femme couchée dans un grand lit. Cela ne l'empêche pas d'admirer l'étrange et mystérieuse beauté de l'infirmière, dont les manières professionnelles accentuent la sensualité.

Précédée du bruit de sa jambe de bois, survient la belle-mère, qui enjoint impérativement à son gendre et à l'infirmière de la laisser seule avec sa fille, à qui elle doit parler dans le plus grand secret.

Prestement, le gendre se retire car il n'a pas l'habitude de désobéir à la vieille dame, mais l'infirmière fait un peu plus de façons. Il faut un regard foudroyant et hautain de la vieille pour la décider à sortir.

La vieille dame s'approche alors de sa fille et lui annonce qu'elle lui a apporté le talisman spécifique pour conjurer le mauvais sort. Elle soulève les draps et, ô surprise merveilleuse !, nous remarquons que la fille est également dotée d'une jambe artificielle...

C'était donc ça, la tare familiale ! La mère sort de son sac à main un objet enveloppé dans de la soie. C'est un os de poulet. Elle en frappe de trois petits coups, répartis en forme de croix, la jambe saine, en chair, et la jambe de bois. Le bruit de l'os sur le bois de la jambe artificielle résonne lugubrement.

Cette scène est observée par le jeune mari qui a collé son œil au trou de la serrure de la chambre. L'infirmière sublime surveille les allées et venues dans le couloir afin d'alerter le jeune homme en cas de danger. Il raconte à l'infirmière tout ce qu'il voit.

La jeune femme dans son lit porte l'os de poulet à ses lèvres et l'embrasse religieusement. Sa mère le lui enlève doucement,

l'emballe et le replace dans son réticule. Elle recouvre tendrement les jambes de sa fille du drap. Puis elle se dirige vers la porte.

Le gendre et l'infirmière se reculent et prennent des poses naturelles. En ouvrant la porte, la mère leur jette un regard des plus soupçonneux et les invite à revenir au chevet de sa fille. A ce moment celle-ci est prise des premières douleurs et c'est au tour de l'infirmière de chasser mère et mari de la chambre.

Ils attendent dans un des salons de la clinique et bâillent en parcourant des magazines. L'attente est longue. Les deux personnages dissimulent leur inquiétude sous des airs dégagés. Enfin le médecin barbu, suivi de l'infirmière, fait son apparition. Il est hilare. Il félicite le mari, il félicite la mère. C'est un beau garçon, magnifiquement constitué et qui ne présente « rien, rien d'anormal ». Le résultat est merveilleux. La mère s'évanouit ; le barbu s'occupe d'elle.

Le jeune père se précipite dans le couloir, suivi de l'infirmière. Elle lui indique une porte. Dans un berceau, le bébé agite ses petites jambes, et l'infirmière sourit maternellement. Mais le mari se tourne vers elle et avec une énergie qu'on ne lui soupçonnait pas, lui hurle de sortir et de le laisser seul avec l'enfant. Comme elle n'obéit pas sur le champ, il la saisit par les épaules, la met à la porte, referme la porte à clef et s'approche du berceau. Il prend un crayon dans sa poche et frappe le bois du berceau de petits coups qui résonnent avec le bruit spécial du bois. Puis il frappe quelques petits coups sur les jambes de l'enfant. Une des deux jambes résonne comme du bois.

Gros plan du père, dont le visage exprime un intense désarroi.

Fin

TABLE

Avant-propos

La courte échelle

Le cachot

La rue

Le temps des catastrophes

Palazzo del mar

Am-ster-dam

Les oiseaux du Lac Stymphale

Les aromates suprêmes

Les surprises de l'hérédité



Le Cachot est paru en avril 1950 dans Cobra, n° 6, Bruxelles ;
Palazzo del mar, dans la revue Sionna de septembre 1976 ;
Am-ster-dam, dans Bizarre, n° 1, Paris, en mai 1955 ; La Rue,
dans l'Age du Cinéma n° 4-5, août-novembre 1951.

Les illustrations ont été empruntées aux ouvrages suivants :
La nouvelle médication naturelle, par F.E. Bilz (Edit. F.E. Bilz) ;
Le Son, dans la Petite Encyclopédie Populaire d'Amédée Guil-
lemin (Libr. Hachette) ; Les récréations scientifiques, par Gaston
Tissandier (G. Masson, Editeur).

Deuxième édition

Imprimatex
imprimerie à B-6500 Beaumont

D/1995/0799/1

Daily-Bul, 29 rue Daily-Bul, B-7100 La Louvière

